L'étonnante année mycologique 2015 à travers l'inventaire des stations de Haute-Alsace

Par Daniel DOLL

Introduction

N'y a-t-il meilleure façon d'immortaliser les champignons que de garder le souvenir précis de leurs lieux de poussée ? A l'instar du travail des botanistes qui oeuvrent depuis longtemps au recensement des plantes de notre région, l'inventaire des stations fongiques, mis en place plus récemment, vise à mieux connaître la distribution spatiale des champignons de Haute-Alsace. Sa grille de lecture se fonde sur près de 500 repères géographiques, pour moitié des finages communaux, mais aussi des lieux remarquables, forêts à forte typicité, sommets emblématiques, cols passants et accessibles, soit autant de points de rencontres et de lieux de fouille des mycophiles. A terme, sa finalité est d'aboutir à une cartographie précise des fructifications fongiques telle qu'elle existe chez nos voisins badois et, lorsque les prouesses informatiques le permettront, de visualiser en un coup d'œil, par une simple requête, l'ensemble des champignons qui ont poussé un jour dans un endroit donné. Mais en attendant, à titre transitoire, l'inventaire a déjà d'autres fonctionnalités, entre autres celle de nous éclairer sur les spécificités d'une année fongique. Celle de 2015, très courte et entrecoupée de longues pauses, s'illustre par son originalité.

Les conditions météorologiques particulières de l'année ont profondément perturbé les écosystèmes en général et la fonge en particulier. A condition d'admettre comme un postulat qu'un champignon se porte bien lorsqu'il fructifie, on peut affirmer que certains genres se sont mystérieusement moins bien comportés que d'autres et que de nombreuses espèces courantes ont beaucoup souffert au point de s'éclipser complètement. Mais pour le mycologue acharné, à la recherche de spécimens rares ou inhabituels, l'année 2015 a tout même révélé quelques bonnes surprises.

1. Une météorologie détestable pour la fonge

a. Une année météorologique normale seulement en apparence

En Alsace, l'année 2015 n'était ni exceptionnellement chaude, ni remarquablement sèche, ni même anormalement ensoleillée, mais un peu des trois tout de même et surtout, au plus mauvais moment.

Après un hiver particulièrement doux et des précipitations déficitaires en février, le prime printemps n'infléchit pas la tendance. Le mois de mars est agréable et sec. A Meyenheim, l'écart de précipitations à la normale atteint même 67%. Si avril et mai comblent un peu le déficit hydrique, la plaine d'Alsace doit tout de même faire face à quelques pics thermiques et à un ensoleillement supérieur de 20% aux valeurs habituelles du printemps.

Au cours de l'été se succèdent plusieurs épisodes de forte chaleur. La température dépasse déjà 35°C dans l'agglomération colmarienne le 5 juin. Mais les périodes de canicule ne s'enchaînent

vraiment qu'en fin de mois. Pendant 10 jours, une puissante dorsale anticyclonique, axée du Maroc aux Iles britanniques, génère une remontée d'air saharien sur toute la France et en plaine d'Alsace la température monte à 28°C les 4, 5 et 7 juillet. Un second épisode de forte chaleur, plus centré sur le nord-est du pays, démarre le 16 juillet, dure une semaine et affole à nouveau les thermomètres. En parallèle, le total hydrique du mois est très faible, insignifiant même à Mulhouse (11mm) et sur une grande partie de la plaine rhénane épargnée par les orages. Un troisième épisode caniculaire, au début du mois suivant, fait grimper les températures au niveau des records et les 38°7C du 7 août à Strasbourg constituent même un record absolu depuis l'ouverture de la station en 1924. Finalement du 29 juin à la fin août, la température aura dépassé les normales saisonnières de 1.5°C à 2°C sur tout l'est de la France.

Si septembre est plus conforme aux moyennes habituelles, octobre et novembre s'illustrent à nouveau par de longues séquences sèches, très mal compensées par une ou deux brèves averses ruisselantes. Une bonne partie de la France de l'Est reste sous l'influence d'un flux de sud-ouest issu d'un anticyclone situé sur le sud du continent. Début novembre, les températures de la montagne vosgienne, comme celles de la plaine rhénane, atteignent des niveaux inédits, à l'image de ce 24°C enregistré à Colmar le 7 novembre.

Les météorologues de salon, aveuglés par les périodes de rémission, accumulent les bulletins rassurants que la presse relaie docilement et mettent beaucoup de temps à prendre la mesure de la gravité de la situation. Sur le terrain, la nature se charge pourtant très vite de les rappeler à certaines réalités.

b. Les écosystèmes impactés par les excès météorologiques

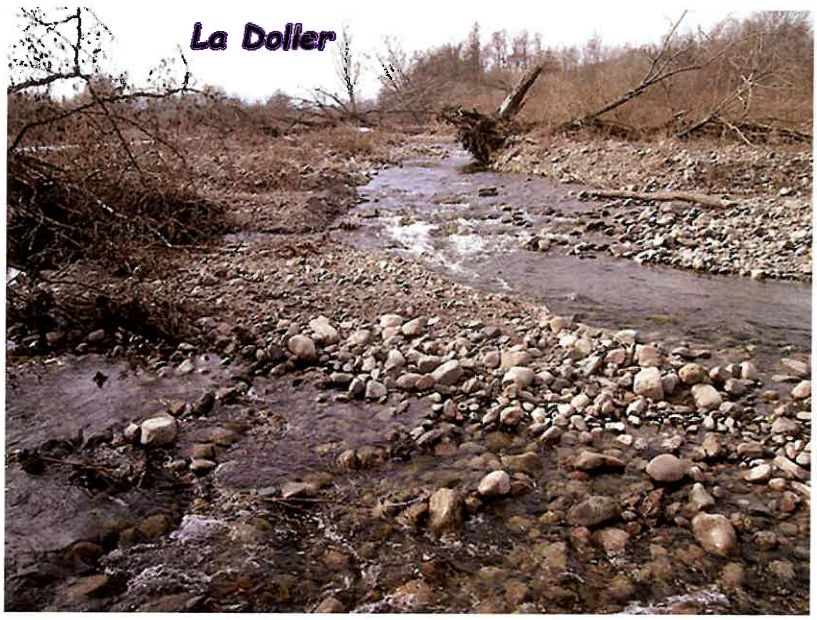

Photo : Raymond Schirmer

Les périodes de déficit pluviométrique ont asséché les sols superficiels sur la majeure partie de l'Alsace dès la fin du printemps. En juillet, les faibles précipitations et les épisodes caniculaires qui soumettent les plantes à une évapotranspiration excessive, les contraignant à puiser plus que de coutume dans les réserves, aggravent encore considérablement le déficit hydrique. Début août, la sécheresse superficielle des sols est considérée comme une des plus sévères depuis 1959 et, comme dans les plus beaux westerns, une promenade dans les forêts vosgiennes soulève des nuages de poussière à chaque pas. Elle perd un peu en intensité à la fin de l'été, mais des signes inquiétants réapparaissent dès le mois d'octobre jusqu'au 20 novembre.

Evidemment toutes les eaux de surface sont également impactées par la situation. Les cours d'eau sont durablement à l'étiage. En altitude, les barrages qui assurent un débit minimum aux rivières sont au plus bas. Malgré cet apport, le bilan hydrologique fait état, début novembre, d'un déficit de 80% pour la Doller, la Thur, la Lauch et la Fecht et jusqu'à 90% pour le Giessen

qui doit survivre sans apport allogène. En montagne, les sources se tarissent les unes après les autres et bien des fermiers-aubergistes n'ont pas d'autres choix que de recourir au camion citerne pour alimenter leurs bêtes.

Si les plantes herbacées profitent de la moindre goutte d'eau, y compris de rosée, mais aussi de l'absence de gelée, pour assurer de spectaculaires floraisons automnales jusque tard en saison, les espèces arborescentes souffrent davantage. Certaines d'entre elles, incapables de puiser suffisamment d'eau pour assurer leur cycle végétatif, entrent même en dormance. Des centaines d'hectares de feuillus thermophiles, chênes en tête, revêtent dès le mois d'octobre leur parure hivernale avec feuilles marcescentes grillées ou défoliation anticipée. Ce spectacle de désolation est particulièrement net sur les sols les plus superficiels des arènes granitiques des avants-vallées vosgiennes. L'adret de la vallée de la Thur semble le plus sévèrement atteint avec un liseré presque continu d'arbres d'apparence dépérissant entre Thann et Fellering.

Evidemment dans ces conditions, l'impact sur les mycorhizes se devine aisément.

c. Une saison mycologique réduite et fragmentaire

La saison mycologique 2015 a mal commencé d'emblée. La sécheresse de mars a compromis les poussées printanières et l'exposition annuelle du premier mai à Hombourg est pauvre en espèces comme jamais. Puis ce sont les premières chaleurs qui contrecarrent les velléités de croissance fongique et les grands classiques font largement défaut. Les épisodes caniculaires de juillet et août, assez brefs, mais intenses et répétés, empêchent tout travail préparatoire à la fructification automnale et abîment durablement bien des mycéliums. La montagne vosgienne comme la plaine sont désespérément vides en août et l'amélioration est très poussive et localisée en septembre. Jamais depuis qu'elle se tient à Kembs, le premier dimanche d'octobre, l'exposition de la SMHR n'a connu un rendement aussi mauvais et il faut ratisser très large, y compris en dehors du département, pour pouvoir cacher la misère et fonctionner à peu près normalement. Les quelques pluies d'octobre, conjuguées à l'absence de gelées précoces, finissent par générer enfin une petite poussée fongique. Elle permet miraculeusement de présenter à l'exposition d'Eguisheim près de 400 espèces. Le chiffre est record pour une fin octobre, mais terriblement trompeur et si peu révélateur de cette année racornie à l'extrême. De fait, début novembre, c'est à nouveau la chaleur exceptionnelle et le manque de pluie qui mettent prématurément un terme à la saison mycologique. Jamais depuis que la Société Mycologique du Haut-Rhin existe, soit tout de même plus d'un demi-siècle, la saison ne s'est terminée autrement que par le froid, le gel ou la neige !

Au cours de l'année, bien des écosystèmes ont dû fonctionner sans fonge du tout ou presque. Des biotopes ouverts d'abord, les hautes-chaumes d'altitude, les terrils de potasse, les cimetières militaires, les pelouses xériques de type « heuschin » dans la Hardt-Nord ou les Brometum des collines calcaires, les prés riediens et même les tourbières sans couvert ligneux. Mais aussi des pans entiers de peuplements fermés lorsque les arbres doivent renoncer à leur collaboration mycorhizique, les chênaies-châtaigneraies des avants-vallées vosgiennes au nord de la Lauch, les hêtraies d'altitude, les pessières pures de reboisement des fonds de thalwegs et même une bonne partie des hêtraies-sapinières de moyenne altitude des Vosges comme du Jura alsacien. A l'opposé trois secteurs s'en sortent proportionnellement mieux : les forêts caillouteuses de la plaine comme le Kastenwald qui a même donné l'illusion d'un vrai démarrage pendant près d'un mois, les contreforts sud du Massif vosgien entre Guebwiller et

Masevaux et le Haut-Sundgau au pied des premiers chaînons calcaires. En réalité, dans ces secteurs et même ailleurs, ce sont surtout quelques spots fongiques qui sauvent la saison, soit à la faveur d'une averse orageuse supplémentaire, soit grâce à au soubassement argileux capable de retenir l'eau plus longtemps, la Gauchmatt près de Soultzmatt, les thalwegs de Thierenbach, les bas-plateaux de Bourbach-Sentheim, les lehms du Césarhof et Willerhof entre Bettlach et Werentzhouse auxquels on peut rajouter, toute proportion gardée, les petites tourbières boisées du Gaschneyried et du Rothried au pied du Hohneck ou la Petite Camargue Alsacienne.

La très grande irrégularité spatiale des poussées de champignons se double d'une forte disparité en fonction des genres et des espèces.

2. Les grandes tendances de l'année fongique à l'aune de l'inventaire stationnel

L'inventaire des stations fongiques, en pleine phase de construction, est un outil commode pour mettre en lumière les grandes tendances de l'année. Plus le nombre de ses stations augmente, autrement dit plus un champignon s'est étendu ailleurs que sur ses places habituelles, et plus on peut le considérer comme productif et adapté aux conditions météorologiques et environnementales. Bien sûr, dans l'absolu, un champignon aurait pu être abondant dans ses seules stations déjà connues sans apparaître pour autant dans le recensement annuel, mais dans les faits nous n'avons trouvé aucun contre exemple probant susceptible d'invalider notre démarche.

a. Les champignons lignicoles et la redécouverte des polypores

Comme si souvent, en période de disette fongique, ce sont les champignons de bois qui résistent le mieux

Les Polyporales sont franchement vaillants, mais il faut tout de même reconnaître que l'augmentation conséquente du nombre de stations recensées tient parfois autant au regain d'intérêt qu'ils suscitent, lorsqu'il n'y a rien d'autre en forêt, qu'à leur adaptation particulière aux conditions météorologiques de l'année. Les 6 nouvelles références de *Fomes fomentarius*, les 8 de *Polyporus durus*, les 9 de *Ganoderma lipsiense*, les 18 de *Trametes versicolore* et surtout les 24 de *Fomitopsis pinicola*, portant à 120, chiffre record, le total des stations connues de cette espèce, relèvent à coup sûr de cette double explication. C'est probablement moins vrai pour les petits polypores stipités qui sont d'habitude systématiquement ramassés. *Polyporus brumalis* et *Polyporus ciliatus* gagnent tous deux six stations, bien

davantage qu'en année moyenne. *Lenzites betulinus*, pas toujours facile à débusquer sur le terrain et dont le nombre de stations s'est accru de 25%, *Merulius tremellosus* inventorié à 7 reprises cette saison et *Inonotus dryadeus*, découvert à trois reprises y compris à Sewen où on ne l'attendait vraiment pas, se sont également fort bien comportés. Mais que penser de la famille Postia ? Le rare *P. placenta*, avec 4 références nouvelles, réussit à doubler son score et *P. tephroleucus* est identifié 5 fois alors que *P. lactea* et *P. stypticus* sont aux abonnés absents. Une certitude en revanche, c'est à *Laetiporus sulphureus* que revient la palme des Polyporales. Il prospère du printemps à l'automne et égaye de ses couleurs vives et chaudes les forêts de plaine, du Sundgau et des Vosges jusqu'à une altitude respectable (930m au lac de l'Altenweiher). 21 références nouvelles ont pu être rajoutées aux 35 déjà existantes.

Les Agaricales lignicoles, qui puisent également dans la structure du bois l'humidité nécessaire à leur survie, ne sont pas en reste. Les Ramicola progressent un peu, la famille des lentins aussi, en particulier *Lentinus ursinus* -4 stations supplémentaires- et *Neolentinus lepideus* -3 stations-, avec en prime l'apparition de sporophores jaunes à Munster, la rare variété *gallicus* de Quélet. Crépidotes et galères, sans être particulièrement performants, répondent tout de même présents, à commencer par les tueuses à anneau, *G. marginata* et *G. autumnalis* avec 4 références chacune. *Mycena haematopus* et *M. inclinata* sont les plus répandus de leur genre, le tardif *Flammulina velutipes* fructifie à peu près normalement, même avant l'arrivée des pluies de fin novembre (+ 6 stations), *Hypholoma fasciculare* gagne 10 références et *Pluteus cervinus* s'étend sur 13 places supplémentaires, tout en étant un peu l'exception de la famille. Mais c'est avant tout aux pleurotes que l'année a le mieux réussi. *P. ostreatus* est relativement abondant (+ 6 références) avec une poussée conséquente et inédite en novembre au-dessus du lac du Fischboedlé et l'apparition d'une variété *columbinus* à nuances bleues à Fulleren et à la Gauchmatt. *P. dryinus* semble lui aussi s'être accommodé du temps (4 références). *P. cornucopiae* progresse dans le Sundgau et le Nonnenbruch ce qui porte à 10 le total des stations de cette espèce franchement peu courante. Le pleurote tardif, *Sarcomyxa serotina*, est sorti en nombre sur les troncs des hêtres tant dans le horst de Mulhouse que dans le bassin d'Osenbach-Wintzfelden. Enfin nous pouvons signaler la présence à la Gauchmatt d'une espèce apparentée aux pleurotes, le très rare *Hypzizygus tessulatus*, une première pour un site pourtant archi fouillé.

Mais les champignons terricoles réservent également bien des surprises.

b. De curieuses poussées erratiques dans les endroits découverts

Alors que les mycéliums paraissaient irrémédiablement grillés à la sortie de l'été, l'apparition, parfois massive, de quelques espèces praticoles surprend bien des observateurs. L'averse pluvieuse du 17 septembre, plus intense en Moyenne Alsace, a fait l'effet d'un choc et déclenché la fructification de l'agaric champêtre ; des milliers de petites boules blanches garnissent les talus de route, les

vergers et, plus surprenant, les rangées de vignes. 21 stations nouvelles ont pu être identifiées, plus qu'il n'y en avait dans l'inventaire. Curieusement le rosé des prés a été l'exception de son genre, car les autres agarics ne se sont montrés que très parcimonieusement. Son fidèle partenaire, *Leucoagaricus leucothites*, ne l'a pas davantage accompagné cette année dans sa folle escapade. Par contre, au moment où sa poussée s'étiole, début octobre, les petits mousserons et les coprins alimentaires prennent le relais sur ses sites garnissant l'inventaire de 11 références supplémentaires de *Marasmius oreades*, 8 de *Coprinus comatus* et 6 de *Coprinus atramentarius*. Les volvaires gluantes se sont montrées encore plus tardivement, essentiellement en novembre, mais sans être aussi prolifiques qu'en 2014 (+ 7 stations).

Ces milieux découverts ont révélé d'autres curiosités, en particulier la fructification de vesces de loup géantes en plein mois d'août, elles que l'on imaginait totalement tributaires de l'eau atmosphérique eu égard au volume démesuré de leurs sporophores. Plusieurs exemplaires géants ont notamment pu être repérés autour des étangs d'Aspach près de Thann. Et que dire de la poussée automnale inédite du mousseron de la Saint Georges qui a su mettre en émoi l'un ou l'autre mycologues pourtant habitués aux caprices fongiques ? Les places à feu font également partie des bonnes surprises de l'année. Elles ont plus d'une fois sauvé une sortie. Au Petit Ballon, par ailleurs totalement vide de fonge, *Faerberia carbonaria, Pholiota highlandensis, Myxomphalia maura* ou *Tephrocybe atrata* ont colonisé les lisières de défrichement fin octobre à une altitude respectable (1100m). Toujours en marge des espaces découverts, les grandes lépiotes ont également eu droit à leur quinzaine euphorique, à commencer par *Macrolepiota procera* (+ 9 stations), suivi de *M. konradii* (+ 4 stations), *M. rhacodes* var. *bohemica* avec 3 mentions nouvelles alors que seules 7 étaient inscrites dans l'inventaire et, si on l'accepte comme espèce autonome, *M. venenata* pour sa troisième détermination haut-rhinoise.

Le comportement des espèces sous couvert forestier, mycorhiziques ou saprophytes semble lui aussi bien difficile à expliquer.

c. Quelques rescapés et de grands absents en forêt.

En forêt comme ailleurs, certains genres s'en sortent mieux que d'autres. Si quelques-uns traversent sans encombre cette saison chaotique, la plupart ne font que des apparitions ponctuelles ou ne sont même pas en mesure de fructifier.

Cinq genres défient les contraintes météorologiques avec une bravoure certaine : les lépiotes, les mycènes, les amanites, les lépistes et les tricholomes. Les 4 représentants du groupe « *Lepiota clypeolaria* » progressent de 13 stations. Parmi les petites lépiotes, c'est surtout *L. cristata* qui étend son emprise avec 10 références supplémentaires, suivi à distance par *L.*

pseudolilacea et les Cystolepiota. Le gain de 13 places de *Mycena galericulata*, un semi-lignicole, surprend moins que les 7 stations du saprotrophe *M. zephyrus*. Chez les amanites, de nouvelles stations ont pu être rajoutées à 21 d'entre elles. Parmi les lépistes, *L. nuda* et *L. nebularis* progressent respectivement de 7 et de 9 mentions. Mais, toutes proportions gardées, ce sont surtout les tricholomes qui se distinguent à l'exception peut-être des « bruns ». *T. terreum* (+ 5), *T. scalpuratum* (+ 4), tout comme *T. saponaceum* et *T. sulphureum* (+ 7 chacun) donnent le change tout l'automne. Par ailleurs *T. auratum* type, c'est-à-dire celui de Marcel Bon, a été redécouvert à Osenbach sous pin gréseux et *T. viridilutescens* gagne deux places avec désormais 8 stations inventoriées. *T. columbetta* a surtout été présent à travers sa variété *sericeum*, identifiée à trois reprises, alors que l'inventaire ne contenait que 2 références, et *T. portentosum* s'est distingué en faisant fructifier sa nouvelle variété *album* mise en lumière par Jean-Luc Muller. On peut encore rajouter à la liste des genres qui s'en sortent bien le mono spécifique *Megacollybia platyphylla*, un habitué des grandes chaleurs au point d'être parfois le seul à fructifier en plein été ; bien que l'espèce soit banale, sa progression de 12 places sur les 67 mentions déjà inscrites peut être considérée comme significative.

D'autres genres ont plus de mal à exister ou ne font fructifier que l'un ou l'autre de leurs représentants. C'est le cas des lactaires, des russules et des gros entolomes. *Lactarius necator* a retrouvé une certaine vigueur cette année (+ 4 stations), alors qu'il se faisait désirer, mais il est devancé par *L. quietus* et *L. blennius* fo. *virescens* avec 6 stations chacun. On aurait pu croire que les campagnes d'inventaire privilégiant les terrains argileux, météo oblige, avaient facilité la rencontre de ce dernier. Mais comment justifier alors la très faible progression de *Lactarius blennius* type, qui affectionne lui aussi ce genre de milieu ? La situation est plus critique pour *L. deterrimus*, d'habitude un des plus communs de notre région. Son absence donne à penser que l'épicéa, auquel il est inféodé, a beaucoup souffert, davantage peut-être que le sapin pectiné qui a permis une petite fructification de *L. salmonicolor* et sûrement que le pin sylvestre qui n'a pas trop limité la croissance des délicieux, sanguins et demi-sanguins. Du côté des russules, les grosses semblent avoir paradoxalement mieux tenu le choc que les petites comme en témoigne la progression conséquente de sporophores plantureux de *R. integra* y compris la forme *purpurella*, *R. olivacea, R lepida, R. delica* var. *puta, R. chloroides* et *R. atropurpurea* avec 4 à 6 références nouvelles chacune. Parmi les espèces plus menues, c'est *R. vesca* qui s'en sort le mieux dans le classement annuel en gagnant 6 places alors qu'il semblait bouder ses stations habituelles. Les entolomes eux aussi n'ont brillé que par quelques grosses espèces mais, contrairement aux russules, celles-ci ont eu le mérite d'être peu courantes : *E. luteobasis, E. griseoluridum, E. griseopruinatum* ou *E. rhodopolium* var. *aleuriosmus,* que la mycologie

moderne ne reconnaît plus, à tort, plutôt que les communs *E. lividoalbum, E. nidorosum* ou *E. lividum.*

Ce n'était pas non plus la saison des cortinaires. Nous n'avons pu enrichir la liste que pour une petite centaine d'entre eux, donc à peine plus d'un dixième des taxons de l'inventaire. Les pieds bots fonctionnaient à l'économie, retranchés dans leurs bastions les plus fidèles, les bois de Wintzfelden, du Kastenwald, du Tannenwald de Mulhouse et évidemment ceux de Lutter dans le Jura alsacien. La fructification des hygrophores n'est guère plus probante et seuls les blancs collants et les classiques tardifs tirent un peu leur épingle du jeu. Aucune abondance non plus chez les Bolétacées. Quelques cèpes de Bordeaux sont sortis dans le sud des Vosges, à toute altitude, mais très localement, et le bolet à pied rouge se tenait encore plus en retrait. Parmi les gros bolets toxiques, *B. radicans* a mieux supporté chaleur et sécheresse que *B. satanas*, même si cela ne se lit pas, pour une fois, dans l'inventaire (+ 2 stations chacun). Parmi les Leccinum, seuls *L. aurantiacum* et *L. variicolor* progressent significativement (+ 3 références) et chez les Xerocomus, c'est *X. chrysenteron*, un ultra commun qui s'impose facilement (+ 8 stations). Enfin certains genres ou sous-genres font quasiment l'impasse cette année à l'instar des Hygrocybe, des Leptonia, des Ramaria, des Dermoloma, mais aussi des chanterelles, des pieds de mouton ou des trompettes de la mort qui se ramassent à l'unité ! Un coup dur pour les mycophages déjà frustrés par un printemps très décevant en pezizes veinées, morilles ou mousserons.

L'année a heureusement aussi su réserver quelques belles surprises aux mycologues les plus tenaces.

3. Les curiosités mycologiques d'une année atypique.

La météorologie particulière de l'année 2015 permet aussi une certaine originalité fongique avec l'apparition de champignons inattendus, de réminiscences d'espèces oubliées et d'un nombre non négligeable de taxons nouveaux.

a. Les fructifications déguisées ou inattendues.

Il n'est pas possible de dresser l'inventaire de toutes les surprises de l'année tant elles sont nombreuses, les espèces au polymorphisme ou au polychromatisme déconcertant, les apparitions décalées dans le temps et dans des stations inhabituelles ou les fructifications pléthoriques, mais ultra localisées. En voici toutefois un petit florilège.

Certaines espèces ont joué les pionnières et gravi leur Everest. *Phaeolepiota aurea*, connu de quelques rares sites de fond de vallée y compris de la Lauch, a escaladé les pentes du Markstein pour se reproduire au frais, 400m plus haut, à près de 1000 m d'altitude. Et pas qu'une fois, puisque l'espèce a été repérée à 15 jours d'intervalle. Mi septembre, *Cordyceps ditmari* (= *C. sphecocephala*) et *C. larvicola* ont sauvé la sortie du Museum d'Histoire naturelle de Colmar, encadrée par les mycologues de la SMHR, alors que les hauteurs de Labaroche étaient de vrais déserts fongiques. Si *C. ditmari* est un habitué des hautes terres, *C. larvicola* n'avait jamais été trouvé à pareille altitude (800m). *Mycena adonis* dans la tourbière du Frankenthal à 1060m d'altitude relève de la simple escapade, mais tout de blanc vêtue comme pour mieux préserver l'anonymat il s'inscrit dans l'épopée romanesque.

Le déguisement des champignons en période de stress météorologique est certes connu, tout particulièrement en fin de saison, mais cette année les mycologues étaient servi bien plus qu'à l'accoutumée. Cueillir *Hygrophorus gliocyclus* sans un gramme de viscosité et avec des lames interveinées rosâtres et l'envie de ressusciter *H. ligatus* se fait pressant. Mettre la main sur une russule rouge décolorée qui jaunit sur tout le pied et picote dans les lames et devoir en faire une *R. carpini* relève presque de la gageure. Retrouver dans leurs stations des Cortinaires de Nancy tout jaune et sans le moindre pigment violet procure une grande joie, mais vite ternie par la présence déconcertante de bulbes quasi marginés sur les quarante exemplaires présents. En un an, le champignon se serait-il métamorphosé en une forme *schizochroica* de *C. bulbopodius* ? Découvrir au Kastenwald et dans la Hardt un Xerocomus à chapeau de *X. communis* et à pied appointi de *X. armeniacus* sans être en mesure de départager les deux espèces, ni par la chimie ni par la microscopie, et sans pouvoir rattacher les exemplaires à aucun autre taxon connu, rend forcément dubitatif. Enfin, que penser de la horde de *Hohenbuehelia alboniger* qui colonise les tiges desséchées de la renouée du Japon et qui refuse obstinément de noircir ou de *Camarophyllopsis schulzeri* dans sa station, mais avec un chapeau brun sombre festonné, des lames épaisses et blanches en contraste et, qui plus est, exhalant une forte odeur farineuse ?

Et il y a tous ces champignons qui défient les lois de la biologie en s'installant sur des supports originaux ou dans des lieux inhabituels. *Hygrophorus discoideus* n'a jamais existé qu'au sud de Mulhouse, dans le Sundgau, le Jura alsacien et la Hardt calcaire. Cette année il a décidé de faire un pied de nez à la science en fructifiant dans la tourbière acide du Rothried dans les Hautes Vosges. A l'inverse, le rare *Melanophyllum eyrei*, qui a discrètement valorisé l'exposition de Kembs, n'avait encore jamais été trouvé dans le Sundgau. Quant à *Cuphophyllus grossulus*, il s'est à la fois nanifié pour survivre et transformé en espèce lignicole en colonisant les vieilles souches de conifères de la forêt de Stosswihr. Un défi aux lois de l'évolution !

Enfin il y a les espèces « Club Med. » qui prospèrent la tête au soleil et les pieds dans l'eau. *Hypholoma subericaeum* a quasiment doublé le nombre de ses stations en fructifiant tant à Sewen qu'à Soultzeren ou dans les marais de la Petite Camargue alsacienne où il s'est particulièrement épanoui. Dans ce dernier site il était parfois accompagné de *Rugosomyces obscurissimus* qui a décidé lui aussi de s'offrir des vacances sous le parasol des phragmites. *Phaeonematoloma myosotis* reste, quant à lui, fidèle aux tourbières vosgiennes d'altitude, mais étend son rayon d'action jusqu'à Aubure, où il a été débusqué par Fabien Sarraillon, et il est même signalé au Champ du Feu, une première bas-rhinoise. Et ses poussées, habituellement confidentielles, se révèlent parfois exubérantes. Des centaines de sporophores qui prennent mille formes et facettes différentes couvrent la petite entité du Gaschneyried au pied du Hohneck un mois durant presque sans discontinuer et même les premières gelées ne les découragent qu'à la marge.

b. Espèces rares et réminiscences d'un passé lointain

La tourbière du Gaschneyried était incontestablement la plus originale cette année, peut-être à la faveur d'une averse supplémentaire. Il faut dire aussi qu'elle avait subi un gros toilettage forestier en 2014 qui a dû contribuer à générer des fructifications hors norme. Elle livre coup sur coup trois espèces rares qui n'avaient été trouvées auparavant qu'une seule fois en Haute Alsace. *Lichenomphalina hudsoniana* est le premier à apparaître sur le site. Etroitement associé à *Coriscium viride*, il se présente en troupe d'une vingtaine de sporophores omphaloides jaunâtres, quasiment sans chair, et avec des lames pales espacées. C'est Vincent Rastetter qui avait signalé le taxon dans les Vosges alsaciennes il y a plus d'un demi-siècle, mais sans autre précision de lieu. Une semaine plus tard, début octobre, c'est le tour d'une autre espèce à l'allure d'omphale, *Gerronema fulvopallens*. Certains mycologues la rattachent, à tort, à *Lichenomphalina ericetorum* à cause d'une microscopie très proche, mais elle ne lui ressemble physiquement que peu et il n'y a pas de phénomène de lichénisation, puisque l'espèce a poussé exclusivement dans les sphaignes. Elle avait déjà été signalée il y a une décennie dans les vallons humides de la Petite Fecht toute proche. Le dernier à apparaître est *Fayodia gracillipes* (= *Fayodia bisphaerigera*), l'avant veille de la Toussaint, en compagnie du surprenant *Mycena mirata*. C'est une espèce olivâtre-foncé, légèrement déprimée au centre et ocellée avec des lames épaisses, espacées et décurrentes, qui pouvait faire penser à certains Mycenella. C'est Marcel Bon qui l'avait trouvée en premier en Alsace, en marge du Congrès SMF de Colmar de 1982, à la Côte 1000 près de la Schlucht. Des deuxièmes découvertes il y en a eu d'autres, bien sûr, à tous étages. On peut citer pèle mêle les plus emblématiques : *Lactarius fuscus* à Aubure, *Rhodocybe hirneola* à Durmenach, *Melanoleuca phaeopodia* au Kastenwald, *Flammulina ononidis* au Bollenberg, *Cystolepiota sororia* à Fislis, *Helvella pezizoides* à Bourbach ou encore *Clitocybe phyllophyla* var. *ornementalis* et sa bonne odeur irinée

à Wintzfelden. *Russula vinosopurpurea*, déjà identifié dans le département, mais sans localisation précise, est enfin fixé à la Gauchmatt, un site qui fait pourtant l'objet d'un suivi particulier pour les russules depuis près de deux décennies. Sur les lieux, il s'inscrit comme le 134ème taxon de la famille, un record absolu pour le Haut-Rhin, la 23ème découverte depuis la publication en 2001 du premier recensement. Et bien sûr il y a les cortinaires, comme *C. anfractoides* ou *C. fulvifolius*, *C. paracephalixus* ou *C. pseudoherpeticus*, *C. rubellopes*, *C. rufoallutus* ou *C. spadicellus*. Une mention spéciale pour *C. Luhmannii*, une espèce longtemps difficile à cerner qui progresse d'un coup de trois stations supplémentaires.

L'année 2015 a aussi fourni son lot de nouveautés.

c. Un panel non négligeable d'espèces nouvelles.

Une bonne cinquantaine de taxons nouveaux pour le Haut-Rhin, soit les 2/3 d'une année normale, mais pour une saison raccourcie à l'extrême, ce n'est finalement pas un si mauvais résultat. Et rapporté à la journée effective de production fongique on n'est pas loin d'un ratio d'un taxon nouveau tous les deux jours, ce qui est même mieux qu'à l'accoutumée !

Comme chaque année, nous devons une bonne part des nouveautés à l'acharnement de Paul Hertzog qui a accepté d'assurer la détermination des espèces critiques. Les autres se répartissent entre les déterminateurs habituels de la SMHR, ceux de la société mycologique de Bâle, à commencer par Markus Wilhelm, et le spécialiste lorrain des hypogés, Jean-Baptiste Perez, qui a fait plusieurs incursions dans le département et enrichi l'inventaire de nouveaux Hymenogaster et Elaphomyces. A l'énumération exhaustive et fastidieuse des nouveautés nous avons préféré la présentation des plus représentatives.

Bien que l'année ne leur ait pas été favorable, les cortinaires occupent encore et toujours le premier rang des espèces nouvelles. Il faut dire qu'il y en a encore tellement à découvrir ! Trois d'entre eux retiennent particulièrement l'attention par l'intensité de l'odeur qu'ils dégagent : *Cortinarius nauseolens* est un pied bot proche de *C. terpsichores* qui surprend d'abord par sa parure violet intense puis par son odeur exagérément terreuse ; *C. majoranae* est une espèce à voile violet-lilacin voisine du cortinaire de Nancy, mais son odeur intense de fleur d'oranger dite de « percomis » interpelle ; *C. electrinus* est un myxacium à chapeau jaune strié-cannelé et à stipe élancé recouvert d'un joli hâle bleu et qui exhale une forte odeur de miel.

Dans l'argile du Haut-Sundgau, deux clitocybes nouveaux ont pu être cernés. *C. pseudosquamulosa*, découvert par Thomas Isarno, se présente avec un chapeau brun-beige olivâtre, pubescent à la loupe, un stipe subconcolore et bosselé, des lames épaisses, jaunâtre-olivâtre, une odeur et une saveur nettement farineuses. *C. gracilis* est blanc beige rosé, légèrement ocellé et infundibuliforme dans l'âge ; ses lames sont largement adnées et assez

serrés ; le stipe est déjeté et cerné de blanc au sommet. Il a poussé, excusez du peu, en compagnie de *Cystolepiota sororia, Echinoderma jacobi, Clitocybe truncicola* et, cerise sur le gâteau, d'une autre espèce nouvelle de toute beauté, qui paraît sortie tout droit d'une serre exotique, *Marasmius siccus*. Le chapeau de ce petit champignon filiforme est velouté et gaufré, d'un brun ocre chaud contrastant à la fois avec la blancheur immaculée de ses lames espacées et le brun-noirâtre luisant de son stipe.

A la densité d'espèces rares en un lieu se rajoute la concomitance des poussées d'un même taxon sur plusieurs sites. Celle ci est bien connue pour des espèces banales, mais quand il s'agit de nouveautés, elle prend forcément un relief particulier. Deux champignons permettent d'illustrer le phénomène cette année. Au cours du mois d'octobre, *Mycena hemisphaerica* est apparu dans au moins trois endroits différents, au Rothried dans la sphaigne, mais probablement sur débris enterrés, à Soultzeren en bord de chemin humide et en touffe dense, sur les hauteurs de Riquewihr où l'équipe de la SMS l'a découvert en troupe sur bois pourri de conifère. Le cèpe blanc était déjà connu de trois sites haut-rhinois, l'année 2015 a été celle du cèpe jaune. *Boletus venturii* est sorti en même temps dans la deuxième semaine d'octobre aux deux extrémités de l'Alsace, sur les hauteurs de Wangenbourg, aux portes de la Moselle, et à l'entrée de la vallée de la Doller dans les Vosges du Sud. Les deux exemplaires avaient une pigmentation jaune uniforme, mais celui qui était exposé à Wasselonne était jaune d'or et l'exemplaire trouvé par Jacques Grandhay jaune citron. Il doit être à *B. edulis* ce que *B. junquilleus* est à *B. erythropus*.

Photo : Jean-François Stambach

Dans tous les cas il n'est pas le seul bolet à avoir suscité la curiosité des mycologues en cette année 2015 hors norme. La SMHR a pu exposer à Eguisheim un Leccinum tout blanc, très sec à feutré mat sur le chapeau, avec des granulations brun-noir sur le stipe, évoluant en réseau sur le tiers inférieur et une chair noircissant après un rapide virage purpurin. Aucun doute, il s'agit bel et bien du très rare *Leccinum chioneum* que d'aucuns, en haut lieu, avaient déjà enterré, faute de l'avoir rencontré un jour.

Enfin il y a ces nouveautés qui se révèlent à nous d'emblée avec toutes l'étendue de leur chromatie. *Amanita fulvoides* est vraiment un cas extrême. Schématiquement on peut dire que l'espèce est un croisement entre *A. submembranacea* par sa stature moyenne supérieure, *A. battarrae* pour son pseudo-cerne et *A. fulva* pour sa volve rouillée. Au cours de sa fructification, sur les collines argilo-calcaires du piémont des Vosges méridionales, elle offre tout un panel de couleur, allant du brun-sombre au gris-clair en passant par l'olivâtre, le brun-beige ou le gris-ochracé. Dans son faciès le plus pâle, on pourrait aisément la confondre avec *A. vaginata*. Et

même la microscopie semble s'associer à la variabilité chromatique puisque la taille des spores est aussi très changeante, ce qui est conforme à la description qu'en a fait Pierre Neville en son temps.

Conclusion

L'année mycologique 2015 a brillé par son originalité en Haute Alsace. Les fortes contraintes météorologiques ont contenu les fructifications de champignons dans le temps, centrées sur le mois d'octobre essentiellement, et dans l'espace, avec une mention spéciale pour les plaques argileuses du sud du département, réduisant certains genres à un rôle de figuration ou forçant d'autres à s'éclipser totalement. Pour le mycophage, l'année a été décevante et frustrante, mais le mycologue attentif a tout de même pu assister à des poussées ponctuelles dans des lieux inattendus, se refamiliariser avec les espèces lignicoles et découvrir ou redécouvrir quelques taxons rares comme *Amanita fulvoides, Marasmius siccus, Boletus venturii* ou *Leccinum chioneum*. L'inventaire des stations, parce qu'il en est encore aux premiers stades de sa construction, a grandement aidé à tirer des enseignements de cette année particulière.

Et 2015 s'est terminée comme elle avait commencé, dans la douceur extrême et sous un éclairage et une luminosité remarquables. A Noël, les Prunus et les magnolias se mettent à fleurir en ville, les gazons et les prés se couvrent de pâquerettes et de violettes et sur les collines les géraniums bec de grue, les véroniques de Perse, les potentilles argentées et les euphorbes réveil-matin colorent les rangées de vigne de rose, de bleu, de jaune ou de vert tendre, dans une ambiance pré printanière étonnante. Même les lézards et les papillons se remettent à l'ouvrage. Mais cette fois, à quelques rares exceptions près, les champignons refusent de participer à la énième partie de yo-yo météorologique de l'année et les mycéliums continuent sagement à panser leur plaie…ou réservent leurs frasques à la saison à venir !

Zimmerbach, Noël 2015

Photos : Jean-Luc Muller sauf indication contraire (au bas des photos)